

RELIGION ET MONDE LAÏC

Paul Löwenthal : un chrétien critique



Professeur émérite d'économie à l'UCL, engagé dans les débats de société, président du Conseil Interdiocésain des Laïcs de 2001 à 2007, Paul Löwenthal contribue activement à la réflexion sur l'Église et la foi aujourd'hui.

© Magazine L'appel - Gérald HAYOIS

Vous qui avez été professeur d'économie, n'avez-vous pas l'impression que la réflexion économique a pris une place démesurée, dominante et quasi exclusive quand on veut réfléchir à l'avenir de nos sociétés au détriment d'une approche plus politique ou éthique ?

– Tout un temps, à l'IRES, l'Institut de Recherches Économiques et Sociales de l'UCL, je me suis intéressé à la conjoncture économique. Certains milieux de la gauche syndicale chrétienne m'ont reproché un moment d'avoir eu une approche trop fonctionnaliste de l'économie. Cela m'a interpellé. C'est vrai que l'économie

ne fait pas partie des sciences exactes mais s'avère plutôt une activité parmi d'autres dans la société. On ne peut parler de l'économie sans aborder les questions politiques, juridiques, sociales et je suis partisan du croisement de la réflexion économique avec d'autres disciplines. Je me suis d'ailleurs penché ces dernières

années sur la nécessité de reconnaître les droits économiques et sociaux.

– *La loi du marché n'est pas la loi unique ?*
– Je conteste tout à fait l'idée d'une autorégulation de l'économie. On ne peut pas prétendre que le « marché » règle les choses toutes seules. Je ne suis pas partisan non plus de l'idée selon laquelle les pouvoirs publics doivent prendre des mesures nécessairement favorables au marché. Il y a d'autres dossiers importants, notamment les problèmes de répartition sociale, de lutte contre l'injustice ou la pauvreté, chez nous ou ailleurs.

– *Certains citoyens ont l'impression que les forces économiques prévalent dans le monde et qu'ils sont impuissants à changer le cours des choses...*

– Je pense que tout un chacun peut et doit jouer son rôle. Malgré tout ce qui se dégrade depuis des décennies, nous avons certains atouts. Il ne faut pas minimiser l'influence grandissante de la société civile, des mouvements ou ONG dans le domaine social, humanitaire ou écologique. Je constate qu'ils exercent des pressions de plus en plus professionnelles et efficaces.

– *S'il fallait vous mettre une étiquette politique, vous seriez un centriste ?*

– J'ai évolué... Dans les années 1980, l'éditorialiste socialiste Jean Guy m'avait qualifié de « centre droit avec une sensibilité sociale ». Cela ne m'avait pas déplu mais depuis le monde a changé. Face à la crise, le glissement à droite est considérable et je me suis retrouvé sans trop changer de position, à gauche ou au centre gauche. Je me suis aussi plus radicalisé personnellement.

– *Vous auriez pu vous engager politiquement. Vous ne l'avez pas fait...*

– Non, mais je n'ai jamais voulu être seulement un professionnel de l'économie. Pendant quelques années, je me suis mobilisé pour la cause de la Ligue des droits de l'homme et pour celle d'Amnesty international. Ceci est sans doute enraciné dans ma religion.

– *Votre engagement chrétien, vous ne le cachez pas. Vous exprimez votre point de vue sur l'Église et la foi dans vos livres et vos articles. La famille ou le milieu scolaire y ont joué un rôle ?*

– Le choix de mon école a été crucial à cet égard. Un peu comme Amin Maa-

louf, j'ai des racines familiales à identités plurielles. Je suis né en 1936. Ma mère était belge catholique, croyante mais guère pratiquante. Mon père était un juif agnostique d'origine allemande. Certains de mes bisaïeux lithuaniens étaient, l'un le fils d'un pope orthodoxe et l'autre la fille d'un rabbin. Et me voilà, moi, leur descendant, catholique et wallon ! Juste après la seconde guerre mondiale, mon père s'est converti à la religion catholique et il l'a pratiquée. Mes parents m'ont mis très tôt chez les jésuites au collège Saint-Michel à Bruxelles. Ils m'ont apporté beaucoup... Et ce que je suis devenu, je leur en suis en grande partie redevable. Quand j'ai quitté le collège, je suis resté croyant malgré les questions que je me suis posées. Alors si elles m'ont conduit à croire aujourd'hui d'une autre façon que celle enseignée, je peux retrouver les racines de mon questionnement dans ce qui m'a été dit au collège.

« C'est pertinent de vouloir vivre selon la vie et le message du Christ. »

– *Votre père n'a pas voulu vous transmettre un lien avec ses racines juives ?*

– La situation des gens d'origine juive en Belgique en 1940-1945 sous l'occupation allemande, était très difficile. Mon père a pu heureusement échapper au pire et n'a pas été arrêté. De toute façon, pour lui, étant agnostique à cette époque, il n'était pas question d'afficher une identité juive. Il vivait alors en dehors du religieux. De mon côté, j'ai lu des livres sur le judaïsme et sur d'autres confessions.

– *Que retenir de cette éducation jésuite puisque c'est donc elle qui a été déterminante ?*

– Je me souviens que les professeurs des cours de religion, surtout dans les dernières années d'humanité, faisaient preuve d'une intelligence critique remarquable et ils nous la transmettaient. Ils nous disaient par exemple que le récit de la Création était d'inspiration poétique et symbolique. Cela, bien sûr, va de soi aujourd'hui. Sans cette approche, je n'aurais sans doute pas survécu dans l'Église.

– *Il y a trois ans, vous avez publié un livre intitulé Ne laissons pas tomber l'Église.*

Mais vous auriez pu l'appeler J'ai mal à mon Église...

– Effectivement. J'y décris et dénonce toute une série de dérives : dogmatisme, centralisme, juridisme, cléricalisme... En somme, la négation de l'esprit de l'Évangile, message de Vie, Bonne Nouvelle de Jésus qui a lutté contre le formalisme pharisien. L'Église a ressuscité tout cela au cours de l'histoire, parfois pour des raisons compréhensibles face aux pouvoirs des empereurs et des princes mais aujourd'hui, elles ne sont plus de mise. Malgré ces critiques, je continue à faire partie de l'Église. Comme laïc, j'essaie d'apporter ma contribution sur le terrain intellectuel face à ces dérives pour qu'un mouvement interne à l'Église l'amène à changer. J'ai écrit en 2011 ce livre sous Benoît XVI. Ceci dit, avec le Pape François, il y a peut-être des choses qui vont bouger.

– *Qu'est-ce que le dogmatisme pour vous ?*

– Il s'agit de la confusion entre l'ontologie et l'épistémologie. Une chose est de croire que la vérité existe, une autre chose est de prétendre la maîtriser. On ne peut pas parler de mystère et prétendre en même temps détenir la vérité. C'est contradictoire. La doctrine de la foi n'est pas la foi. Au-delà de tout, seule la foi compte comme Jésus nous l'a appris.

– *De 2001 à 2007, vous avez été président du Conseil interdiocésain des laïcs. Qu'en retenez-vous ?*

– Plus de difficultés que de solutions... Les laïcs chrétiens qui veulent bien s'engager sont trop peu nombreux pour être vraiment efficaces. J'aurais souhaité davantage de liens avec des organisations chrétiennes pour garder une meilleure représentativité des laïcs chrétiens auprès de la hiérarchie catholique, de la société et des pouvoirs publics. Nous aurions besoin de davantage de démocratie au sein de l'Église. Il y a eu des contacts plus francs avec la hiérarchie à ce sujet mais sans que cela débouche sur quelque chose de très concret.

– *Vous participez aussi beaucoup au dialogue entre convictions religieuses et philosophiques. Vous réfléchissez à la place de la religion dans l'espace public...*

– Certains conçoivent l'État laïque de manière exclusive. Pour eux, la religion doit être confinée dans l'espace privé et moins on la voit, mieux, c'est. Je ne consi-

dère pas les choses ainsi. Je suis partisan d'un État laïque « inclusif », c'est-à-dire de pouvoirs publics qui dialoguent et consultent les représentants des religions et des courants philosophiques lorsque se posent des enjeux éthiques, économiques ou sociaux. Les religions doivent pouvoir s'exprimer comme d'autres associations dans les débats de société.

– Vous venez de publier un livre intitulé *Quand douter libère*. Vous y exprimez votre foi d'aujourd'hui. Selon vous, ce qu'on appelle la Parole de Dieu doit être interprétée...

– Oui, je suis pour une approche plus ouverte, plus symbolique de l'enseignement officiel du magistère, en tenant compte du travail des exégètes, des historiens, des traductions successives, du contexte culturel dans lequel ces textes ont été écrits pour repérer leur signification à l'époque et leur sens actuel. Les chrétiens d'alors étaient bien différents de ceux d'aujourd'hui. Du fait de l'éducation religieuse donnée, du contexte historique et social entre autres choses... Il est crucial de comprendre ceci : il n'y pas un texte de base fourni par Dieu ou le Christ. Nous avons des témoignages presque tous de seconde main mais à travers eux, nous devons retrouver la Parole de Dieu. Nous croyons qu'elle y figure. C'est à nous de nous la réapproprier.

– Quand on parle de la foi, ce n'est pas un bloc monolithique auquel on adhère. Il y a Dieu, Jésus, l'Église... Vous pourriez nous dire en quelques mots votre foi aujourd'hui ?

– Ma foi va d'abord dans le Christ, à Dieu qui n'est pas pour moi un mystère total car je crois qu'il s'est révélé dans la Trinité. Dieu se montre comme père, créateur et offrant son salut. Il vit dans la personne de Jésus de Nazareth que je ne connais que via des témoignages indirects et Il est parmi nous et en nous comme Esprit. Et puis ensuite, il y a l'Église et les dogmes. Mais, comme me le confiait un théologien : « Si j'ai le droit de douter de Dieu, de m'interroger sur la personne de Jésus, d'interpréter les Écritures, pourquoi ne pourrais-je discuter des dogmes... »

– À la fin de votre livre, vous écrivez : *je doute de Dieu, de l'Église mais il y a un mais...*

– Oui, je doute. Cependant j'ajoute : je

décide de croire en la Personne de Jésus et de rester dans l'Église catholique pour plusieurs raisons. D'abord, c'est dans cette Église que je me suis construit ma foi. C'est grâce à elle – ou malgré elle – que je suis resté chrétien et je ne serais pas plus heureux ailleurs. Ensuite, quitter l'Église n'est pas une solution. Si tous les progressistes s'en vont, il ne restera que les conservateurs. Ce n'est pas un service à rendre à l'Église, ni à l'annonce de la Bonne Nouvelle ni à la société. Enfin, je souscris à l'idée proprement catholique émise à Vatican II selon laquelle l'Église est le sacrement de Jésus-Christ dans le monde. C'est une communauté et celle-ci permet de sortir d'une démarche trop individualiste dans notre rapport avec Dieu.

« Les religions doivent pouvoir s'exprimer comme d'autres associations dans les débats de société. »

– Êtes-vous proche d'un courant de l'Église ?

– Non. J'ai de bons contacts et des relations personnelles amicales avec des jésuites ou des dominicains que je rencontre notamment à la commission Justice et Paix. Je suis plutôt en lien ou en recherche de lien avec une paroisse, convaincu qu'on ne peut pas être chrétien tout seul mais qu'on a besoin d'un trait d'union avec une communauté

– Vous vous intéressez à la catéchèse, notamment en paroisse ?

– Oui, j'en ai fait. Mais d'une part, il est difficile de trouver des catéchistes et de l'autre, il est peu aisé d'en rencontrer de bien formés. Certains sont de sensibilité traditionnelle, d'autres plus ouverte ou encore charismatique. Il faudrait que les jeunes entendent différents courants spirituels. Malheureusement, ce n'est pas le cas.

– Curieusement, vous déclarez que le doute libère...

– Normalement, plus on doute, plus on prend de la distance. Mystérieusement, ce n'est pas mon cas. Je doute mais dans une démarche de liberté de pensée, je reste en relation avec l'Église. Je doute mais je m'en explique. Avec le pape François, je pense que l'on condamnera de moins en moins de tels chemine-

– Vous êtes fondamentalement un chercheur...

– Oui, chercheur de Dieu et des hommes.

– Que pensez-vous du pape François ?

– Je regrette qu'il n'ait pas été élu immédiatement après Jean-Paul II. Il aurait eu plus de temps pour mettre des réformes en place. Il a déjà 78 ans. Il est habile comme un jésuite, même s'il ne peut pas faire avancer les choses à coups de décrets. Comme il doit garder l'Église au milieu du village, il ne change pas la doctrine mais il ouvre la porte à l'interprétation dans le cadre de la doctrine existante et il change les modalités de fonctionnement de l'Église. Il faut espérer que son successeur ira dans le même sens et qu'il n'y

aura pas un retour de balancier conservateur. Cela dit, il faudra peut-être encore des générations pour des changements notables.

– Qu'espérez-vous aujourd'hui à 78 ans ?

– J'ai bon espoir pour l'avenir du christianisme, même si pour le catholicisme, cela paraît plus compliqué. Chrétien, je le resterai parce que je perçois la possibilité de l'être de façons très diverses. Cela reste pertinent de vouloir vivre selon la vie et le message du Christ, que je réinterprète au gré de mon cheminement. Ce qui me semble crucial, c'est la confiance de Jésus dans les hommes qu'il rencontre. Nous sommes co-créateurs avec Dieu. J'essaye de vivre pas moi tout seul sans les autres, pas moi tout seul sans le message du Christ...».

Propos recueillis par **Gérald HAYOIS**



Paul LÖWENTHAL, *Ne laissons pas mourir l'Église*, Wavre, Éditions Mols, 2011. Prix : 22 € -10% = 19,80 €. Et *Quand douter libère*, Louvain-la-Neuve, Academia-L'harmattan, 2015. Prix : 16,50 € -10% = 14,85 €.